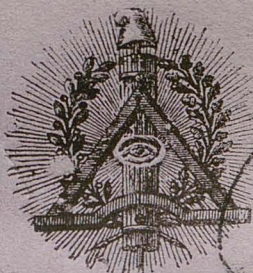


Cote 468

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

AD



REVOLUTIONNAIRE

LIBRTE. EGALITE.

FRATERNITE



L'AINÉ
ET
LE CADET,
COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

REPRÉSENTÉE pour la première fois, à Paris,
sur le Théâtre de la Rue Feydeau,
le 17 Janvier 1792.

Par J. M. COLLOT D'HERBOIS.



A PARIS;

Chez la Veuve DUCHESNE & Fils, Libraires;
rue Saint Jacques, N°. 47.

1792.



PERSONNAGES.

M. DE VERNILLIAC, ci-devant Marquis.

HENRY, ci-devant Chevalier de Vernilliac, son frere.

M. ROMAIN, Citoyen.

FAUSSART, ancien Procureur - Fiscal.

LAURE, fille de M. Romain.

CILLETTE, fille au service de Laure.

SATURNIN, Valet de M. de Vernilliac.

Le Premier Acte est chez M. de Vernilliac.

Le Second Acte est chez M. Romain.

Nota. Les Entrepreneurs de Spectacle, qui pour avoir le droit de jouer cette Piece, voudront traiter avec l'Auteur, peuvent adresser leurs propositions chez Madame veuve Duchesne, qui les lui fera parvenir.



L' A I N É
E T
L E C A D E T.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SATURNIN, *seul.*

UN Maître, qui n'a qu'une volonté, n'est pas toujours trop bien servi; comment faire quand il en a deux toutes contraires ? « Tenez - vous prêt à rester, tenez - vous aussi prêt à partir, » m'a dit Monsieur, C'est fort aisé à dire - mais très - difficile à exécuter. Il est certain qu'il part à l'instant, si son frere cadet se marie, & il faudra que je le suive : cependant, ma volonté, quant à moi, seroit de pousser ma pointe ici de pied ferme auprès de la jolie Gillette. Elle a cette naïveté franche des filles de Campagne; elle a cette malice piquante qui plaît dans les filles de la Ville. Cela me convient parfaitement. Je prends racine par-tout où elle sera, c'est une chose décidée. . . . la voici.

SCÈNE II.

SATURNIN, CILLETTE.

CILLETTE.

Y A-T-IL contre-ordre pour le départ de ton Maître ?

SATURNIN.

Oui , s'il y a contre-ordre pour le mariage de ta Maîtresse.

CILLETTE.

C'est tout le contraire ... le pere , la fille , l'amant sont plus pressés de finir que jamais ... c'est ainsi qu'il faut être quand on se marie. En pareil cas , les instans sont précieux.

SATURNIN.

Par-tant delà ... je puis commander les chevaux de poste , car il est décidé que Monsieur doit monter en voiture au moment où son frere signera ce malheureux contrat.

CILLETTE.

Malheureux contrat , dis-tu. Mademoiselle a dix-huit ans ... elle est dotée de cent mille francs ... jolie ... oh ! très-jolie , ma foi ... je ne suis pas mieux qu'elle. Elle chérit cet aimable M. Henry de tout son cœur ; il l'aime de toute son ame ; tous deux sont par conséquent dans les meilleures dispositions , & tu appelles cela un mariage malheureux.

SATURNIN.

Oui ... mais le pere ...

COMÉDIE.

5

CILLETTE.

Eh bien, le pere... le pere est un homme de bien... un homme d'honneur... ce qu'il possède est acquis légitimement... tout le monde l'aime, tout le monde l'estime.

SATURNIN.

Soit, mais tu ne dis pas qu'autrefois, il a été, non pas camarade à moi... mais à-peu-près le camarade de ceux qui m'ont précédé... Quoique Monsieur n'ait jamais été fier, même quand il étoit Marquis, il lui paroît dur d'avoir pour sa belle-sœur la fille de celui qui...

CILLETTE, *(vivement.)*

De celui qui, étant son Garde-Chasse, a exposé deux fois sa vie... pour sauver la sienne... n'est-ce pas ? car voilà la vérité.

SATURNIN.

Comment donc ?

CILLETTE.

Tu ne fais pas cela. On me l'a conté vingt fois... Un sanglier alloit un beau jour expédier M. le Marquis ; M. Romain s'est trouvé-là...

SATURNIN.

Eh bien !

CILLETTE, *retraçant l'action avec beaucoup d'expression :*

Eh bien ! du premier coup... avec son coutelas... pan... il a expédié le sanglier, lui... il étoit redoutable ce sanglier-là... il avoit déjà blessé à mort deux gentils-hommes de ce canton... il auroit fini par détruire toute la Noblesse du pays, c'étoit un furieux animal.

6 L'AINÉ ET LE CADET.

SATURNIN.

Monsieur ne doit jamais oublier un pareil service :

GILLETTE.

Et c'est parce qu'il ne l'oublie pas, qu'il trouve mauvais que l'aimable Laure ait osé plaire à son frere cadet sans sa permission. Peux-tu dire des sonnettes comme cela ; aies-donc de la fierté aussi : Tu te rabaisse toi-même en avilissant les bons Serviteurs. Et tu crois que je t'épouserai, oh ! oui... tu n'as qu'à y compter.

SATURNIN.

Ne te fâches-pas... je te dis la pensée de mon Maître... A-t-il tort ? Ce n'est pas à moi de le blâmer. D'ailleurs, il est bon, généreux, bienfaisant, mais ferme dans ses résolutions : quoique d'opinion souvent contraire, & pour cela n'habitant pas avec lui... Il aime son frere de tout son cœur. Leurs sentimens les rapprochent... ils sont tous deux ce que nous appellons de braves gens... qui ne regrettent rien de ce qu'ils ont perdu... ou plutôt ils n'ont rien perdu... puisque leurs bonnes actions leur restent : Ceux-là seront toujours honorés & chers, qui n'ont jamais opprimé le foible, qui se sont fait reconnoître pour des hommes sensibles, & de vrais amis de l'humanité.

GILLETTE.

Je conviens de tout cela.

SATURNIN.

J'ai du plaisir à le dire, à le publier... je ne peux que cela pour mon Maître, c'est de lui rendre justice, & je le fais de tout mon cœur.

COMÉDIE.

7

CILLETTE.

Allons, tu es un bon enfant... c'est bien cela, c'est bien... je renoue avec toi, sois tranquille.

SATURNIN.

Cependant, malgré toute sa philosophie, sois sûre que mon Maître ne pourra jamais s'accoutumer à voir son frère épouser la fille de son ancien Garde-chasse... l'amour-propre, vois-tu....

CILLETTE.

C'est une cruelle chose que cet amour-propre : on dit qu'il fait faire des sottises aux femmes, je le crois bien... puisque les hommes les plus raisonnables ne peuvent en venir à bout.

SATURNIN.

Tout auroit pu s'arranger; Monsieur seroit resté solitaire quelque temps... bien peu de temps... car il n'auroit pu vivre si près de son frère sans le voir, mais il vient ici un diable d'homme qui le tourmente, qui lui donne de l'orgueil malgré lui, qui l'effraie...

CILLETTE.

Cet homme-là... c'est Faussart, je le parie..?

SATURNIN.

Tu l'as deviné, vrai Tartuffe à double visage, soufflant le froid & le chaud, il sème par-tout la discorde. Autrefois Procureur - fiscal, il dévorait les héritages de nos Paysans; aujourd'hui affectant un faux zèle pour le bien public... il les anime contre ceux qui lui ont fait le plus de bien.

8 L'AINÉ ET LE CADET;

CILLETTE.

Il étoit amoureux de Mademoiselle . . . Oh! il a été bien reçu.

SATURNIN.

Il se venge aujourd'hui en séparant les deux freres. La rancune des méchans est longue & venimeuse. Monsieur l'a mandé ce matin. S'il vient, ce ne sera pas pour vous servir. . . Le voici justement. . . Laisse - moi lui parler, & savoir où nous en sommes.

CILLETTE.

J'aurois bien envie de lui dire ce que j'ai sur le cœur. . . Je le hais à la mort.

SCÈNE III.

FAUSSART, CILLETTE, SATURNIN.

FAUSSART, (*d'un ton patelin.*)

Eh - BIEN! mon cher ami, nous aurons donc la douleur de perdre votre Maître, & vous aussi, mon cher ami, j'en suis inconsolable.

CILLETTE, (*à part.*)

Oh! le maudit flagorneur!

[FAUSSART, (*à Cilette.*)

C'est votre Maitresse, Mademoiselle, qui nous attire ce malheur-là. . . tous les habitans doivent lui en savoir gré.

COMÉDIE.

CILLETTE, (*brusquement.*)

Voulez-vous vous taire.

FAUSSART, (*avec impatience.*)

Me taire, jeune fille... Oh ! c'est nouveau. Voudriez-vous excuser toutes les folies qui se font sous vos yeux.

SATURNIN, (*d'un ton pacificateur.*)

Allons, paix, paix, M. Faussart.

FAUSSART.

Et toi aussi... Tu es pris... Tu te laisses mener comme un nigaud... C'est l'amour, c'est la tendresse, n'est-ce pas qui te domine. Oh ! je ne suis pas tendre, moi ; je n'ai pas de foiblesse... Aussi ces demoiselles ne m'aiment guères.

CILLETTE, (*allant à lui.*)

Nommez quelqu'un qui vous aime, méchant !..

FAUSSART.

Personne... Oh ! mon Dieu, personne... J'ai trop de franchise, je le fais... Il n'y a ni amitié... ni amour qui tienne avec moi... Je rends justice à qui elle est due... Voilà comme doit être un bon Citoyen.

CILLETTE.

Un bon Citoyen... Il y a tant de gens qui abusent de ce mot-là... Je ne crois pas à ceux qui le disent... Je ne crois qu'à ceux qui le prouvent.

FAUSSART.

Et pour le prouver, il faut ressembler à M. Henry.

10. L'AINÉ ET LE CADET,

CILLETTE.

Assurément... Il est franc, lui... Courageux, dévoué... Son temps, son repos, sa vie, il est prêt à tout sacrifier pour les autres... Les femmes aiment ces hommes-là... Elles ont raison... on peut compter sur eux... ils se montrent dans les occasions. Il ne se vante pas pourtant... Il fait le, bien pour le plaisir... sans intérêt.

FAUSSART, (*à part.*)

Sans intérêt... On va loin avec cela.

CILLETTE.

Voilà ce qu'on appelle de bons Citoyens... Mais vous... vous n'en avez que le masque. Adieu, hypocrite... Adieu, si tout le monde vous connoissoit comme moi, vous ne seriez pas dangereux... (*à Saturnin,*) adieu, Saturnin. C'est toujours autant de dit en passant; cela me soulage.

SCÈNE IV.

FAUSSART, SATURNIN.

FAUSSART, (*ricanant avec amertume.*)

C'EST très-plaisant en vérité... C'est très-plaisant. Ces jeunes filles, voilà comme elles sont. Il faut toujours brûler avec elles... Les plus enflammés sont les meilleurs.

SATURNIN.

Il ne faut pas prendre garde....

FAUSSART.

Cela ne peut pas me toucher, je suis connu. Ma répu-

tation est faite... Assurément je ne suis pas outré, exalté, moi. Mais je fers mon pays comme un autre... avec modération;... Quand il y a du bruit, de l'orage, je m'enferme... Et le lendemain, si on a besoin de moi, on me trouve. Ecoutez-donc, faut-il aller se jeter dans la mêlée, sans réfléchir. S'il n'y avoit pas des gens prudens pour gouverner les autres, que deviendrait-on? Votre maître me connoît... il fait que j'aime à rendre service, & je viens le lui prouver.

SATURNIN, (*vivement.*)

En l'engageant à rester.

FAUSSART, (*d'un ton fourois.*)

Non, mon ami, cela ne se peut pas... Il se déshonorerait... & il courrait les plus grands dangers. C'est ce que j'aurai le courage de lui dire.

SATURNIN.

Tant de choses l'attachent ici... Il vivra bien malheureux ailleurs.

FAUSSART.

Il faut pourtant s'y résoudre... L'honneur avant tout, mon cher ami, l'honneur avant tout. Si celui de M. le Marquis, car il est toujours Marquis pour moi, vous est cher, vous me seconderez. Ecoutez, mon cher Saturnin; l'essentiel, c'est d'empêcher que son frere, son indigne frere ne puisse le voir, avant son départ... Il faut épargner une scène désagréable, il faut l'éloigner, s'il se présente... Votre maître, j'en suis sûr, pensera comme moi.

SATURNIN.

S'il me l'ordonne, je lui obéirai.

Il vous l'ordonnera... Dites-lui que je suis ici, je vous en prie.

SATURNIN.

Je vais le lui dire. (*En sortant.*) Cet homme-là est trop content, cela n'annonce rien de bon.

SCÈNE V.

FAUSSART, (*seul.*)

C'EST-là le grand point... Il faut empêcher cette explication fraternelle, qui dérangerait tous mes projets. Je ne crains que cela, & je dois le craindre; car je suis seul contre tous pour l'empêcher. Si j'éloigne le Marquis, les titres qu'il me laisse... me rendent, pour ainsi-dire, maître de toute sa fortune. Il ne s'agit ensuite que de présenter au Gouvernement son départ sous un certain point de vue... Il accrédite lui-même cette idée, en exigeant que je cache le lieu de sa retraite. Sans doute, je la cacherai; il ne va qu'à vingt lieues d'ici, dans le Département voisin, & moi je l'envoie plus loin... Je le suppose... là-bas... là-bas... (*Il indique un pays où ne vont pas les bons Patriotes.*) Cela le rendra suspect... Et qui fait, si je ne pourrais pas rompre le mariage du Cadet. Il ne s'agit que de l'effrayer sur le sort de son frère... Il ne balancera pas alors à sacrifier l'amour, & s'il renonçait à la jeune fille, je ne désespérerais pas de lui succéder... Elle me tient au cœur cette jeune fille... Je l'aurai par accommodement: mais il faut pour cela que l'ainé soit parti... qu'il soit à dix lieues seulement, j'ai des moyens tout prêts.

SCÈNE VI.

FAUSSART, SATURNIN.

SATURNIN, (*donnant un billet.*)

LISEZ ceci... Monsieur vous demande ces papiers-là ; si vous les avez apporté.

FAUSSART, (*tirant de sa poche les papiers demandés.*)

Les voici... Je vais les lui remettre.

SATURNIN.

Il m'a dit de les prendre... Et de vous dire de l'attendre. Il veut être seul encore un instant... (*avec sensibilité,*) il est agité, troublé... mais il viendra bientôt.

SCÈNE VII.

FAUSSART, (*seul.*)

AGITÉ! Troublé! Bon. Il signera tout aveuglement ; & me voilà substitué à tous ses droits, & muni d'un titre efficace pour faire la loi au Cadet. La fortune de l'un, la maîtresse de l'autre, voilà ce qu'il me faut. (*Il rêve.*) Et quand bien même l'Ainé verroit son frere, mettons la chose au pis... Eh! parbleu... Ne pourrois-je pas... (*Il sourit à ses idées.*) Voilà une bonne inspiration, oh! délicieuse... Il faut mettre l'Ainé lui-même dans le cas de conseiller, d'ordonner au Cadet ce mariage qui le fait fuir... Comment cela? C'est fort aisé... En intéressant sa probité... Oui, je lui insinuerai... (*Il est transporté de joie.*) Oh! oh! c'est excellent! Je lui ferai comprendre que ce mariage est commandé par des circonstances majeures... que la jeune personne... (*Finement & avec mystère.*) Là... Un faux pas... un petit accident... cela est

arrivé si souvent... il n'y aura rien d'extraordinaire. (*Il s'applaudit.*) On dit que je suis méchant, & je n'ai pas imaginé cela plutôt. Je vois d'ici le Marquis, avec son ton grave, qui dit au Cadet : « l'honneur m'ordonne de m'éloigner... Mais il vous ordonne d'épouser. Vous devez le faire ; oubliez-moi pour toujours. » Je le connois si bien... C'est-là le grand art... Et pourtant on vous appelle égoïste, homme dur, hypocrite... Que veulent dire tous ces mots-là?... Qu'on fait faire ses affaires, eh bien ! preuve de talent, titre de confiance... car celui qui ne fait pas faire ses affaires, ne fera jamais bien celles des autres.

SCÈNE VIII.

M. DE VERNILLIAC, FAUSSART.

M. DE VERNILLIAC, (*d'un ton distrait & pénible ;
donnant des papiers à Faussart.*)

TENEZ, voilà tout... C'est très-bien... m'apportez-vous...

FAUSSART.

Oui, M. le Marquis... Mais ferons-nous seuls ?

M. DE VERNILLIAC.

Je vais donner mes ordres. (*Il appelle*) Saturnin.

SCÈNE IX.

M. DE VERNILLIAC, FAUSSART, SATURNIN.

M. DE VERNILLIAC.

NE laissez entrer personne.

FAUSSART, (*à Saturnin.*)

Vous entendez-bien.....

SATURNIN, (*avec une sorte de douleur, à son Maître.*)

Pas même Monsieur votre frere ?

FAUSSART, (*bas au Marquis.*)

Lui moins que tout autre dans ce moment-ci.

M. DE VERNILLIAC, (*d'un ton très-pénétré.*)

Non Personne... Absolument personne.

FAUSSART.

Bon... (*Saturnin sort.*)

SCÈNE X.

M. DE VERNILLIAC, FAUSSART.

M. DE VERNILLIAC, *toujours agité, distrait, préoccupé.*
(*à part.*)

Je ne le verrai donc plus... (*à Faussart,*) avez-vous le
passe-port ?

FAUSSART, (*donnant le passe-port.*)

Le voici. Vous êtes à l'abri de tous les accidens;

M. DE VERNILLIAC.

M'apportez-vous de l'or ?

FAUSSART.

Beaucoup. (*Il vuide ses poches.*) Vingt rouleaux bien
comptés; voyez, vérifiez.

M. DE VERNILLIAC.

C'est bon, je vais les mettre ici. (*Il montre une petite
cassette qui est sur la table, où Faussart a mis les rouleaux.*)
Je n'ai plus d'amis, plus de parens,

FAUSSART, (*ouvrant la cassette.*)

Ils feront bien là-dedans ; des amis solides. (*Il met des rouleaux dans la cassette.*) En voilà !... des parens sûrs... (*de même,*) en voilà... Allons toute la famille là-dedans. (*Il met tous les rouleaux dans la cassette, & la ferme.*)

M. DE VERNILLIAC.

(*à part.*)

Il n'osera pas se présenter... (*à Faussart,*) avez-vous acheté cet or bien cher ?

FAUSSART.

Un taux modéré... très-modéré.

M. DE VERNILLIAC.

Faites la reconnoissance des vingt rouleaux avec le change.

FAUSSART, (*notant avec le crayon.*)

Oui, pour ma décharge. (*Il rêve, comme calculant.*) Mille louis, le change à douze francs par louis, c'est trente-six mille livres. (*Il va à la table écrire, & dit à part.*) Voilà comme je vous traite tous les ci-devant, moi, & on dit que je suis de leur parti, que je les aime,... Il y paroît.

M. DE VERNILLIAC, (*tantôt soupirant, rêvant, tantôt questionnant.*)

Le Notaire vous a remis du papier ?

FAUSSART.

Oui. Oh ! nous sommes bien quittes :

M. DE VERNILLIAC.

Ce qui concerne mon frere est réglé.

FAUSSART

FAUSSART.

Il lui restera trente ou quarante mille francs, tout au plus pour payer ses dettes... Mais son mariage va le relever.

M. DE VERNILLIAC.

C'est donc bien décidé.

FAUSSART, *(avec un ton de perfidie réfléchi & très-animé)*

Très-décidé... Il faut partir... Vous l'avez bien senti... il vous seroit impossible de rester ici, vivant à part de tous ces gens dont il va être entouré... Votre retraite leur seroit suspecte... ils se croiroient méprisés... & quand une fois tout ce monde-là s'irrite, rien ne les arrête; ils sont capables de tout... Qui peut calculer les événemens. Votre frere lui-même, tout aimé, tout inséparable qu'il est de ces gens-là, n'y pourroit rien.

M. DE VERNILLIAC, *(avec douleur, mais très-décidé.)*

Oui... Il faut s'éloigner... car il ne changera pas.

FAUSSART.

Il lui est impossible de reculer.

M. DE VERNILLIAC.

Comment donc ?

FAUSSART, *(avec une fausseté circonspecte & atroce.)*

Il faut qu'il épouse... Ou qu'il passe pour un monstre... La jeune personne... Hem! vous me comprenez bien... les choses en sont à ce point-là.

M. DE VERNILLIAC, *(jettant un cri d'indignation.)*

Ah! Dieu!... Est-il possible?

18 L'AINÉ ET LE CADET,

FAUSSART.

Hélas ! Oui, C'est ce qui les fait hâter si fort... Jeme fie à votre discrétion... Ceci est de conséquence.

M. DE VERNILLIAC.

Allons, il n'y a plus de conciliation... Ai-je encore quelque chose à signer ?

FAUSSART, (*allant écrire.*)

Oui, tout ceci... Quittance... procuration... reconnaissance... (*Il questionne.*) Votre nom de baptême ?

M. DE VERNILLIAC.

(*à Faussart.*)

Alphonse... (*à part.*) Elle passoit pour être si vertueuse.

FAUSSART, (*s'interrompant en écrivant.*)

Je l'avois laissé en blanc... (*à M. de Vernilliac.*) Voulez-vous signer ?... Je partage bien vos peines.

M. DE VERNILLIAC, (*il signe tous les papiers, il soupire, il est distrait, il ne lit pas.*)

FAUSSART, (*à part, pendant que Vernilliac signe.*)

Ce qu'il signe là, pourra bien me faire avoir la demoiselle.

M. DE VERNILLIAC, (*ayant signé.*)

Il n'y a plus que vous pour moi... Vous avez toute ma confiance.

FAUSSART.

Je la mériterai... Partez tranquille... Quoiqu'il arrive... Je ferai tout ce que vous feriez vous-même... vos biens sont en sûreté. Je ne puis vous donner la contre-lettre aujourd'hui... il faut qu'elle soit visée... vous la recevrez au premier jour... vous n'avez pas d'inquiétude...

M DE VERNILLIAC, (*très-ému.*)

Non pas là-dessus.

FAUSSART, (*d'un air hypocrite & satisfait.*)

Comptez sur mon zèle. Tout va se préparer; dans une heure, vous pourrez partir.... Adieu, M. le Marquis.
(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

M. DE VERNILLIAC.

(*Seul dans une grande agitation, & débitant ce qui suit comme des réflexions qui se succèdent rapidement.*)

ME voilà donc seul au monde. Plus d'ami, plus de frere, depuis vingt ans, rien n'avoit pu nous séparer.... Et la destinée nous réservait cet événement... Faussart a raison... Parmi ceux dont mon frere va s'entourer, il y en a avec lesquels je ne serois jamais à mon aise... & ce sont ceux-là qui peuvent amener les plus fâcheuses circonstances... il n'y auroit plus ici de repos pour moi... Allons, c'est ailleurs que je vivrai... que je mourrai... Henry! Henry!... Toi à qui j'ai servi de Pere, car le nôtre n'a eu pour toi que des rigueurs, toujours malheureusement le partage des Cadets dans nos familles... Je voulois que toutes les parts fussent égales entre nous, & ce sont d'autres parens qui vont devenir les tiens, à la bonne heure, mais va... Tu n'auras jamais un meilleur frere... (*Il écoute.*) Je crois l'entendre... (*On entend Henry qui dit: JE VEUX ENTRER.*) C'est lui... Resterai-je... Oui, ah! je le verrai encore une fois.

SCÈNE XII.

M. DE VERNILLIAC, HENRY.

HENRY, (*entrant, à Saturnin.*)

IL n'a pas donné cet ordre-là... Vous vous trompez. N'est-il pas vrai, mon frere, que tu n'as pas dit de me fermer ta porte.

M. DE VERNILLIAC.

Le peux-tu croire ?

HENRY, *à Saturnin.*

Vous voyez bien... Non, il ne l'a pas dit. (*Saturnin se retire.*) (*à son frere.*) Ne te détourne point... Ecoute-moi. Je viens te conjurer de rester avec nous, de ne pas nous fuir... Mon frere, (*M. de Vernilliac est abattu & se cache.*) Alphonse, Alphonte, regarde-moi donc, c'est Henry qui te parle.

M. DE VERNILLIAC, (*sans le regarder.*)

Henry doit me rendre justice.

HENRY.

Il fait que tu l'aimes.

M. DE VERNILLIAC, (*lui prend la main, toujours sans le regarder.*)

Oui, je t'aime.

HENRY.

Et tu nous quittes... Toi que j'ai vu toujours supérieur aux préjugés.

M. DE VERNILLIAC.

Je les ai combattu sans doute de toute la force de ma raison... Le Ciel me préserve de vouloir asservir un autre à ma volonté, de lui faire la loi... Mais je ne veux pas non plus qu'un autre me l'impose.

HENRY.

Eh! qui veut te l'imposer?

M. DE VERNILLIAC, *(d'un ton senti & très-animé.)*

Qui... Tous ceux qui jusqu'à présent éloignés de moi, par des goûts contraires aux miens, vont s'en trouver rapprochés par ton mariage. Ils voudront me plier à leurs habitudes... Tu es plus jeune, toi... tu plieras volontiers & facilement; mais moi, plus âgé... plus éloigné de l'état naturel, si tu veux... Je n'oserai témoigner la contrainte que j'éprouverai parmi eux. Je serai là, péniblement occupé à me façonner à de nouvelles habitudes. *(avec force.)* Cela est impossible; & quel est l'homme à mon âge, qui veuille faire un pareil apprentissage?

HENRY.

Mais tu les a déjà vu de près tous ceux dont tu parles... Tu les connois, ils sont bons... ils ont le cœur excellent...

M. DE VERNILLIAC.

Oui, la plupart... Mais ne peut-on pas les égarer. Ils me savoient gré d'un rapprochement volontaire... aujourd'hui ton mariage m'en fait un devoir... une obligation... c'est à quoi je ne puis m'accoutumer.

HENRY.

Eh! bien, mon frere... C'est à moi de prendre mon

parti... c'est à moi de te faire le plus grand sacrifice... que puisse exiger l'amitié.

M. DE VERNILLIAC, (*l'interrompant vivement & avec une sorte de discrétion forcée.*)

Non... N'acheves pas... je te mépriserois, pourrais-tu vivre tranquille ?

HENRY.

Je vivrois malheureux... Mais je conserverois mon frere.

M. DE VERNILLIAC, (*entraîné par un sentiment fort.*)

Et cette infortunée... (*Il se retient.*) J'en ai trop dit. Pardonne... pardonne, je ne veux pas t'humilier. Non, fais ce que l'honneur... ce que le cœur te conseille... je l'exige moi-même, entends-tu ?

HENRY.

Nous ne nous séparons donc pas ?

M. DE VERNILLIAC, (*avec une sorte d'embarras, & comme pour en finir.*)

Cette séparation ne sera peut-être pas éternelle... Mais le parti que je prends est celui d'un homme sage. Le temps mûrira cet événement... Nos adieux, pour être reculés... seroient peut-être plus douloureux... adieu, Henry.

HENRY, (*hésitant & traînant les mots.*)

Et tu ne veux pas... Seulement voir celle...

M. DE VERNILLIAC, (*vivement & avec amitié.*)

Je l'ai vu... Je l'ai vu... qu'elle soit heureuse avec toi... elle le fera... j'en suis sûr... vos enfans me seront chers,

Ils éprouveront que leur oncle n'est pas un homme dur... Tu vois que je ne te hais pas. Mais l'absence est nécessaire... c'est un parti pris, bien pris... tu me connois; tu m'affligerois, si tu voulois le combattre davantage.

HENRY.

Je t'affligerois... Tout est dit... au moins saurai-je qu'elle sera ta retraite?...

M. DE VERNILLIAC.

Tu le sauras, quand il sera temps, adieu, Henry.

HENRY.

Tu le veux... Tu l'exiges... adieu, mon frere.
(*Ils se serrent les mains, ont envie de s'embrasser, & ne s'embrassent pas.*)

SCÈNE XIII.

M. DE VERNILLIAC, (*seul, très-résolu.*)

IL n'y a plus de réflexions à faire... Ma tranquillité dépend d'un prompt éloignement. Sans doute Fauflart a tout prévu... (*Il appelle.*) Saturnin.

SCÈNE XIV.

M. DE VERNILLIAC, SATURNIN.

SATURNIN, (*accourant.*)

Monsieur.

Dans deux heures nous serons loin d'ici.

SATURNIN, (*d'un air rétif.*)

| Dans deux heures... Mais, Monsieur.

M. DE VERNILLIAC, (*le fixant.*)

Me suis-tu avec répugnance?... Expliques-toi... je ne veux contraindre personne.

SATURNIN, (*avec gêne.*)

Monsieur... C'est qu'il y a des liaisons qu'on ne rompt pas comme on veut. Tout le monde n'a pas le courage de Monsieur.

M. DE VERNILLIAC.

Veux-tu rester, tu es libre... Si tu me suis, je veux que ce soit de bon cœur.

SATURNIN, (*Il se consulte & prend son parti.*)

Eh! bien... Eh! bien, oui, Monsieur... Je vous suivrai... j'ai trop à me louer de vous. Vous quitter dans ce moment-ci... Vous livrer à un nouveau venu, quand vous avez besoin de quelqu'un qui vous connoisse, qui vous mette à votre aise, qui vous soulage... Non, Monsieur, je ne suis pas capable d'une aussi noire ingratitude. Je vous suivrai.

M. DE VERNILLIAC.

Allons, il me reste encore un ami... Je ne suis pas si malheureux... tu me sacrifies tes amours... c'est toi qui en as du courage. Tu m'apporteras cette cassette; c'est à nous deux. Va, nous ne nous quitterons jamais.

SCÈNE XV.

SATURNIN, (*comme soulagé, épanoui.*)

IL m'en a coûté pour me résoudre... mais au moment où j'ai pris mon parti... j'ai senti là (*il touche son cœur.*) quelque chose d'agréable... Ah ! oui... faire son devoir, c'est là le plus grand des plaisirs. Voilà Cillette... (*avec fermeté.*) Eh bien ! c'est égal. Je ne changerai pas de résolution.

SCÈNE XVI.

SATURNIN, CILLETTE.

CILLETTE, (*d'un air décidé, impératif.*)

ALLONS... suis-moi... & tout-à-l'heure.

SATURNIN, (*fixe & sans la regarder.*)

Je ne suis que mon Maître, & tu ne l'es pas.

CILLETTE.

Je ne suis pas ton Maître, & tu m'aimes.

SATURNIN.

Je t'aime... je t'aimerai toujours... & je te quitte.
(*à part.*) Allons, courage.

CILLETTE.

Ah ! tu me quittes... & crois-tu que je t'aimerai toujours, moi.

26 L'AINÉ ET LE CADET,

SATURNIN.

Tant que tu pourras... un homme sage y compte fort peu, quand il est présent... il n'y a qu'un fou qui puisse y croire pendant son absence.

CILLETTE.

Oh! cela ne durera pas.

SATURNIN.

A la bonne heure... (*vivement.*) Adieu.

CILLETTE, (*vivement.*)

Adieu notre mariage aussi... t'épouser actuellement j'aimerois mieux mourir fille.

SATURNIN, (*vivement.*)

Cela vous plaît à dire.

CILLETTE.

Que dis-tu?

SATURNIN.

Tu l'as bien compris, puisque tu te fâches.

CILLETTE.

Je ne me fâche pas... (*le cajolant.*) mon cher Saturnin; est-ce ainsi que nous devons finir... mon cher ami.

SATURNIN, (*craignant de succomber.*)

Ah! mon Maître, mon Maître, appelez-moi, je vous en prie.

CILLETTE.

Est-ce-là ce que tu m'as promis,

SATURNIN.

J'ai promis que je serois toujours honnête-homme... je tiens parole... & je m'en-fuis. (*il veut partir.*)

CILLETTTE, (*l'arrêtant.*)

Mon ami, mon ami, Saturnin.

SATURNIN, (*courant çà & là comme égaré.*)

Oh! des chevaux, des chevaux, ou j'ai la tête perdue. (*il fuit.*)

CILLETTTE, (*courant après.*)

Attends donc... attends donc... devois-je m'attendre à cela, je m'en souviendrai.

SATURNIN, (*de loin & emportant la cassette qu'il a saisi en passant auprès de la table.*)

C'est ce que je demande; oui, tâches, ma chere Cillette, de ne jamais m'oublier.

(*Saturnin & Cillette sortent par différents côtés.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LAURE, CILLETTE.

LAURE.

(Son inquiétude perce à travers la tranquillité qu'elle affecte.)

MON pere t'a bien assuré qu'il seroit de retour ici avant la nuit.

CILLETTE.

Oui , Mademoiselle. Il sortoit du Bourg , monté sur son cheval gris , celui qui va si grand train... il m'a crié : « Tu diras à ma fille de n'avoir aucune inquiétude. »

LAURE.

Je n'en ai pas... la parole de mon pere me rassure.

CILLETTE.

Et puis il est parti au grand galop.

LAURE.

C'est ce misérable Faußart qui nous cause toutes ces peines.

CILLETTE.

Oh ! son cachet y est par-tout... séparer les freres , tourmenter ceux qui s'aiment... tromper tout le monde , c'est un jeu pour lui... il m'enleve mon Saturnin... *(avec*

colere.) mais là, là... patience... je m'en vengerai... il se souviendra de moi.

LAURE.

Ce n'est pas nous, ma chere Cillette, qui pouvons punir un pareil monstre... c'est une justice que le Ciel se réserve... J'ai tremblé souvent que mon cher Henry lui-même, auquel il a inspiré une sorte de confiance, ne vint à le connaître tel qu'il est. Je lui ai dissimulé bien des choses... (*avec confidence*) car ce malheureux, furieux de voir son amour méprisé... s'est oublié une fois, jusqu'à me dire avec des imprécations horribles... & tout frémissant de rage, que Henry ne périroit jamais que de sa main... Je n'ai pas parlé de cela, tu penses bien... J'ai dévoré mes peines... toujours redoublant de prévoyance... Je ferai de même, étant mariée, & je croirai accomplir en cela le devoir d'une femme prudente.

CILLETTE, (*toujours fâchée & brusque.*)

Prudente, à la bonne heure... je ne le suis pas autant que vous... & si j'étois homme... (*elle aperçoit des pistolets sur une table.*) Ah! ah! Monsieur votre pere a oublié ses pistolets... c'est extraordinaire... il n'oublie jamais rien... mais il a son épée, & quand on ne craint pas les sangliers... on ne craint personne.

LAURE.

Mais Henry, qu'est-il devenu?

CILLETTE.

Il vouloit suivre Monsieur votre pere, qui le lui a bien défendu... Je l'ai vu rentrer chez lui... encore tout botté... il ne tardera pas...

30 L'AINÉ ET LE CADET,

LAURE.

Il ne vient pas.

CILLETTE.

Il a tant d'embarras... il faut qu'il n'ait pas pu.

LAURE.

Si je me plains qu'il me laisse seule... si je désire de le voir... c'est pour le consoler... car il est bien affligé. N'est-ce pas ma chère Cillette qu'il est bien affligé?

CILLETTE.

Il est comme un fou... Ce départ tourne la tête à tout le monde... Voyez donc cette journée dont nous nous réjouissions d'avance... aussi ce M. Vernillac avec toute sa raison... est encore plus fou que les autres.

LAURE.

Chut... (*elle écoute.*) Ah! voici Henry... oui, oui, c'est lui... Cillette, observes-bien tout ce qui se passe, & avertis-nous de ce qui peut nous intéresser. (*Cillette sort.*)

SCÈNE II.

HENRY, LAURE.

HENRY. (*Il est accablé & sombre.*)

Je vous cherchois, ma chère Laure... Je voulois suivre votre père... il me l'a défendu... j'ai obéi... Il m'a ordonné de ne pas vous quitter... il falloit un moment pareil à celui-ci pour qu'un tel ordre fut nécessaire.

LAURE.

Vous ne savez pas où il est allé?

HENRY.

Il a suivi la même route... que... (*il soupire.*)

LAURE.

Oui, oui...

HENRY.

Que mon frere...

LAURE, (*toujours d'un ton doux & consolateur.*)

Mon pere avoit bien raison... jamais nous n'avons eu plus de besoin d'être ensemble... Vous ne savez pas ce qu'il se propose, mon pere.

HENRY.

Non... mais le caractère de mon frere s'oppose à tout ce qu'il pourra tenter. D'ailleurs, il a promis d'être de retour ici aujourd'hui... A peine pourra-t-il le rejoindre... il ne s'est point expliqué : Je n'ai pas voulu le presser.

LAURE.

Peut-être a-t-il quelques titres importants à lui remettre... J'ai vu ce matin sur sa table une liasse... sur laquelle il y avoit écrit bien distinctement. «Papiers de la Famille de Vernillac, au service de laquelle j'ai été Garde-chasse.» Il ne s'en cache pas, mon pere.

HENRY, (*toujours sombre & agité.*)

Ah! c'est un bien vertueux & bien digne homme.

LAURE, (*à part, contemplant Henry.*)

Si je pouvois calmer son agitation...

HENRY, (*allant de côté & d'autre.*)

Je suis bien inquiet de ce qui peut lui arriver.

23 L'AINÉ ET LE CADET,

LAURE.

Mon pere n'a jamais risqué une démarche imprudente...
(*à part.*) Il ne m'écoute pas. Il est sur la route avec eux...
Si je pouvois éloigner ces cruelles réflexions... Je souffre
autant que lui, mais si je le fais paroître... qui le conso-
lera?...

HENRY, (*s'écriant douloureusement.*)

Mon frere... mon frere... il est déjà bien loin,
(*Il tombe sur un fauteuil.*)

LAURE, (*à part, du ton le plus touchant.*)

Oh ! Ciel ! inspire-moi comment je dois m'y
prendre... (*elle va à Henry.*) Mon ami... mon ami...
vous perdez beaucoup... mais nous ferons ce qui dépendra
de nous pour le réparer... Ne savez-vous pas combien vous
êtes aimé... (*avec modestie.*) de mon pere... car aujour-
d'hui je n'ose pas encore vous parler de moi.

HENRY.

Oh ! oui... votre pere a plus fait pour moi que n'a
jamais fait le mien... je le fais.

LAURE.

Ecoutez-moi donc... (*elle s'empare de son attention.*)
Il m'avoit appelé ce matin... nous avons eu l'explication
la plus intéressante... vous m'écoutez ?

HENRY.

Oui, ma chere Laure.

LAURE.

Notre contrat de mariage, signé hier, étoit là... mon
pere

COMÉDIE.

33

pere m'a dit... crois-tu que Henry... cela ne vous fâchera pas.

HENRY.

Non, non.

LAURE.

Crois-tu que Henry soit content des conditions?

HENRY.

Peut-il en douter?

LAURE.

Ecoutez donc... Mon pere, lui ai-je dit... je suis sûre que Henry m'épouserait sans fortune... Vous voyez que je vous connois bien.

HENRY, *lui prenant la main.*

Et je ferai toujours le même.

LAURE.

(*à part.*)

(*à Henry.*)

Bon!... il commence à se distraire... C'est parce qu'il te prendrait sans fortune, dit mon pere, que je voudrais que la nôtre fut plus considérable... mais enfin il y a cent mille francs... & son bien avec cela, vous pourrez faire de bonnes affaires.

HENRY.

C'est trop... c'est trop.

LAURE.

Et voici, a-t-il ajouté... encore un petit supplément... c'est ton présent de nocces... tu en disposeras comme tu voudras... (*elle montre un porte-feuille.*) Je l'ai ouvert, il y a une somme considérable... (*consultant Henry.*) Qu'en ferons-nous?

HENRY, (*d'un ton prononcé.*)

Non, ma chere Laure... je la refuse... c'est votre main que j'ai désirée, c'est votre cœur... ce sont vos vertus qui feront ma richesse. Laissons le reste à votre pere.

LAURE.

Il ne le reprendra pas... vous nous faites, vous, tant d'autres sacrifices, dont vous ne parlez pas. Allons, allons: Soyez juste, laissez-nous donc la seule générosité qui nous est permise.

HENRY, (*avec transport.*)

Oh! ma chere amie... quelle femme peut vous être comparée, & comment cet empire si naturel qu'exercent toutes les vertus réunies à la beauté, ne soumet-il pas tous les cœurs? Comment se peut-il que le Mortel qui peut mériter de les associer à sa destinée, ne soit pas reconnu pour être à la fois le plus heureux & le plus raisonnable.

LAURE.

C'est à vous de les en convaincre... demain je serai votre épouse... demain ces sentimens que je ne puis encore exprimer qu'avec une sorte de contrainte... seront un devoir pour moi... quel devoir! & qu'il me sera doux à remplir!

HENRY.

Ma chere Laure! mon ame ne peut suffire à tout ce qu'elle éprouve... Je luttois contre le malheur... mais tant de hontes me pénètrent... & je ne puis répondre qu'avec les larmes de la plus vive sensibilité... mon cœur ému... transporté...

LAURE.

Tout ce que vous éprouvez est dans le mien, mon cher ami... je m'occuperai toute ma vie de votre bonheur... un pareil aveu ne peut plus me faire rougir... le malheur vous donne des droits que n'auroit peut-être jamais osé réclamer l'amour... (*Henri lui baise la main.*)

SCÈNE III.

HENRY, LAURE, CILLETTE.

CILLETTE, (*effrayée, à voix basse.*)

MADemoisELLE.... il est là.

LAURE.

Qui donc?

CILLETTE.

Ce misérable... ce pendant.

LAURE, (*par exclamation.*)

Fausstart!... ô ciel! que veut-il?... quel malheur nous menace encore?

CILLETTE, (*parlant plus haut.*)

Je l'ai rebuté, je ne voulois pas le laisser entrer; mais il m'a dit qu'il vouloit communiquer en secret à Monsieur une chose importante... à lui seul... qu'à lui... il attend dans la cour...

HENRY.

Eh-bien... faites-le monter.

LAURE, (*avec crainte.*)

Mais mon ami...

36 L'AINÉ ET LE CADET;

HENRY.

Craignez-vous quelque chose...

LAURE, (*cherchant à se rassurer.*)

Oh! non, je ne crains rien... mais il faut prendre garde... cet homme-là est suspect.

HENRY.

On le dit. Cependant je lui ai toujours trouvé avec moi un air de bonne-foi... de franchise.

CILLETTE, (*bas à Laure.*)

Voilà comme il trompe son frere... il fait ce qu'il veut de cette famille-là.

LAURE, (*à Henry.*)

Enfin les précautions sont toujours bonnes.

CILLETTE.

Oui, oui; tenez, M. Henry n'a qu'à se mettre là (*elle montre une chaise qui est à côté de la table où sont les pistolets.*) pour le recevoir... Voilà les pistolets de Monsieur... il faut les laisser, ils ne gênent pas... pourvu que Monsieur reste de ce côté-ci.

HENRY.

Eh! mon Dieu, d'un côté ou de l'autre, allez, ne craignez rien... cet homme n'est pas si méchant qu'on le dit. Fais-le entrer, Cillette; je vous rejoindrai, dès qu'il sera parti.

LAURE, (*se retirant tout doucement.*)

Allons, puisque vous le voulez.

HENRY, (*à lui-même.*)

Il vient sans doute me parler de mon frere.

LAURE, (*se retirant, & au fonds du Théâtre à Cillette.*)

Nous ferons le guet... toi, là-bas... moi, ici; je ne le perdrai pas de vue.

CILLETTE, (*se retirant aussi.*)

Soyez tranquille.

SCÈNE IV.

HENRY, (*seul.*)

Ces réflexions affligeantes... se dissipent insensiblement en parlant avec Laure... cet homme-ci va rouvrir mes blessures.

SCÈNE V.

HENRY, FAUSSART, CILLETTE.

CILLETTE, (*amenant Faussart & montrant Henry.*)

VOILA M. Henry. Il est seul. (*à Henry.*) Monsieur prenez garde, ..

HENRY, *à Cillette.*

Allons... c'est bon... laissez nous... sois tranquille.

FAUSSART, (*pendant que Henry parle à Cillette.*)

La petite vient de le quitter. L'affaire sera difficile à traiter, il est sous le charme, il ne renoncera pas facilement.

(*Henry & Faussart s'approchent, Cillette sort.*)

SCÈNE VI.

HENRY, FAUSSART.

(On voit Laure qui s'est cachée dans un cabinet au fond
du Théâtre.)

FAUSSART, (toujours d'un ton hypocrite & faux.)

Je sors de chez vous, Monsieur, je croyois vous y trouver.

HENRY.

De quoi s'agit-il ?

FAUSSART.

De vous donner des preuves d'un sincere attachement ;
j'ose le dire... car bien que nous soyons rivaux....

HENRY.

Au fait, Monsieur, je vous en prie.

FAUSSART.

Le fait, Monsieur, je le dis avec douleur, c'est que
Monsieur votre frere m'a cruellement trompé.

HENRY, (d'un ton appuyé.)

Cela est impossible.

FAUSSART.

Je le croyois comme vous... j'en ai les preuves.

HENRY, (avec dignité.)

Je ne puis pas vous entendre.

FAUSSART, (très-fermement.)

Si vous ne m'entendez pas, vous le perdez.

HENRY, (*le fixant.*)

Parlez.

FAUSSART.

Vous avez cru que votre mariage étoit la cause du départ de Monsieur votre frere... Non, ce n'est pas cela.

HENRY, (*avec une sorte de joie.*)

Ah ! dites... dites... je vous écoute.

FAUSSART.

Non, Monsieur... ce n'étoit que le prétexte... ce départ tient à de plus grands événemens... c'est un secret qui, dans ces momens-ci, exposerait sa vie, s'il étoit connu non pas que votre frere soit coupable... Dieu me garde d'en avoir la pensée... mais vous savez qu'il se laisse tromper facilement.

HENRY, *d'un ton sévère.*

Vous êtes sûr de cela.

FAUSSART.

Très-sûr... Il s'est laissé engager dans un projet funeste à l'Etat... Le devoir d'un bon Citoyen seroit peut-être de le publier... mais je n'en ferai rien... je n'en ferai rien.

HENRY, (*à part.*)

Cet homme-là a une probité bien rare ou c'est un grand fourbe,

FAUSSART.

Je vous donnerai les preuves de tout ce que j'avance... (*avec un air de confiance.*) Ce départ précipité... me met,

40 L'AINE ET LE CADET,

moi, dans de très-grands embarras... je suis engagé avec votre frere pour une somme très-considérable... toute ma fortune est là... & je pérís moi-même, s'il y a le moindre retard... tenez, voyez... ces titres-là font en regle...
(il montre des Papiers.)

HENRY, (jettant les yeux sur les Papiers.)

En effet... oui, je vois...

FAUSSART, (avec chaleur & l'air pénétré.)

Je n'avance rien que je ne le prouve... quarante mille livres ne se rassemblent pas facilement... il doit prendre des arrangemens avant de partir... il ne les a pas pris... si je parle, je l'expose... (il a l'air d'attendre une réponse.) je ne veux pas faire d'éclat...

HENRY, (l'ayant considéré pendant qu'il parloit, l'interrompt.)

(à part.)

Eprouvons-le... (à Faussart.) Vous auriez tort... car vous ne feriez pas fondé.

FAUSSART.

Comment donc... (il donne les papiers.) examinez les titres... les voilà; je vous les livre... je suis confiant, moi... (à part.) c'est ici le coup de partie, si je n'ai pas l'argent, peut-être aurai-je la fille.

HENRY, (examinant les papiers à un coin du Théâtre.)

Je ne connois pas les affaires de mon frere; mais je vois qu'il a fait une grande imprudence. Il est absolument à la discrétion de cet homme-là.

COMEDIE.

41

FAUSSART, (*à l'autre coin du Théâtre.*)

Il s'effraie... bon... (*à Henry.*) Eh - bien, Monsieur.

HENRY.

Tout est bien en règle.

FAUSSART, (*venant à Henry d'un ton doux et doux.*)

Je vous connois Monsieur Henry, dans un bon cœur l'amour ne tient pas contre la nature... ainsi rien n'est désespéré... si vous le voulez... il y a un arrangement à faire...

HENRY, (*brusquement.*)

Point du tout, mon frere n'en veut pas prendre.

FAUSSART, (*étonné, & déjoué.*)

Comment donc...

HENRY, (*très-vite & sans donner à Faussart le tems de parler.*)

Il me l'a bien recommandé... Je l'ai vu au moment de son départ... vous le savez, il m'a chargé de vous payer... Je voulois seulement connoître les titres... Je les ai vu & vous allez être satisfait. (*à part.*) C'est toute ma fortune, mais il m'importe, j'aurai sauvé mon frere.

FAUSSART, (*stupéfait & après un moment de silence.*)

Je ne m'attendois pas à cela... (*à Henry.*) Comment!
Il vous a laissé les fonds.



SCENE VII.

FAUSSART, HENRY, LAURE.

LAURE, (*sortant du cabinet & accourant.*)

OUI, il nous les a laissés... & en voilà une partie...
 (*elle montre son porte-feuille.*) (*à Henry.*) N'est-ce pas
 cela, mon ami... ce que tu m'as remis... tantôt. (*à Fau-*
sart.) c'est qu'il croyoit aussi partir... & il m'avoit dit de
 vous les remettre.

HENRY, (*transporté de l'action de Laure, l'applaudit*
des yeux.)

(*à Faussart.*)

Et le reste est chez le Notaire...

FAUSSART, (*d part.*)

Je n'en reviens pas. Voilà peut-être la première fois
 qu'un cadet a les moyens & la volonté de payer pour son
 aîné, cela n'est-il pas fait pour moi.

LAURE, (*bas à Henry.*)

Dans ces occasions-là... nous serons toujours de moitié.

HENRY.

O ma chère amie!

LAURE.

Tenez, tenez, Monsieur. (*elle va pour donner le porte-*
feuille.)

HENRY, (*lui arrêtant la main.*)

Attendez, ma chère Laure... il faut lui montrer ce qu'on

COMÉDIE.

43

lui donne... il faut aussi que Monsieur témoigne avoir reçu.... & cela sur l'acte lui-même.

FAUSSART, (*un air incertain.*)

C'est juste... C'est juste... Je ne puis reculer. (*à part.*)
Ce n'est qu'une signature. (*Il va à une table pour écrire.*)

(LAURE, (*à Henry, d'un côté de la scène.*)

Vous avez raison, Il nous trompe, j'en suis sûre.

FAUSSART, (*écrivant de l'autre côté, & se parlant à lui-même.*

Voilà un singulier hazard... Je soussigné Iscariotte Faussart... Cela se trouve juste au moment... Je croyois finir ceci différemment.

HENRY, *à Laure.*

Une sorte d'inspiration m'a averti de le faire signer... Les mouvemens généreux aveuglent quelquefois.

FAUSSART, (*ayant écrit.*)

Tenez, Monsieur, c'est parfaitement en règle... Voilà...
(*Il va pour donner le papier.*)

SCÈNE VIII.

FAUSSART, HENRY, LAURE, CILLETTE.

CILLETTE, *du fonds du théâtre.*

MADemoiselle... M. Henry...

FAUSSART.

Qu'est-ce que c'est?... (*Il veut reteqir le papier.*)

HENRY, (*lui enlevant le papier.*)

Lâchez-donc... Vous avez peur.

CILLETTE, (*continuant, & accourant.*)

M. Henry, c'est M. votre frere qui revient (*surprise de tous les personnages qui fait coup de théâtre.*) On le voit là-bas... avec M. Romain... ils s'embrassent... Tout le monde applaudit... Venez donc voir, venez donc voir.

FAUSSART, (*consterné & s'écriant.*)

Est-il possible?

HENRY, (*l'observant.*)

Cela vous contrarie.

LAURE, (*d'un ton décidé.*)

Il nous a fourbés.

CILLETTE. (*du même ton.*)

Il n'en fait pas d'autres.

FAUSSART, (*feignant de l'assurance.*)

Oh! Monfieur, je ne crains rien. (*Il veut s'en aller.*)

HENRY, (*l'arrêtant.*)

Vous ne sortirez pas... Mais je brûle d'aller au-devant de mon frere.

LAURE, (*avec une impatience très-marquée.*)

Et mon Pere est-là... qui m'attend.

HENRY, (*avec impatience.*)

Comment faire... il faut l'enfermer.

CILLETTE.

Il sauteroit par la fenêtre... Et ce qu'il y a de pis, peut-être sans se faire de mal. Non, laissez-moi ici. Allez, je vous en réponds.

LAURE, (*hésitant.*)

Prends bien garde.

CILLETTE, (*avec assurance,*)

N'ayez pas peur. Allez, allez. Laissez-moi faire (*Elle fait sortir Laure & Henry.*)

SCÈNE IX.

FAUSSART, CILLETTE.

CILLETTE, (*venant à Faussart.*)

Ah! je te tiens donc à la fin... Ne remues pas.

FAUSSART, (*criant.*)

On n'a pas le droit de me retenir ici. Je veux sortir, (*Il va du côté de la porte.*)

CILLETTE, (*saisissant un pistolet, le lui présente.*)

Alte-là... ou je te brûle... (*Faussart recule toujours devant Cilette.*) Tu tremble, lâche... tu devrois désirer que quelqu'un te fit sauter la cervelle... c'est un service à te rendre... car ce n'est pas ainsi que tu dois finir.

FAUSSART.

Finissez donc, Mademoiselle... Prenez donc garde. Ne badinez pas avec ces choses-là.

SCÈNE X.

FAUSSART, CILLETTE, SATURNIN.

SATURNIN, *entrant brusquement.*

ENFIN, nous voilà revenus. Le voyage n'a pas été long... mais il a été dur.

CILLETTE, (*tenant toujours Faussart en arrêt.*)

Bon jour, mon Saturnin.

SATURNIN.

Qu'est-ce que c'est donc... Tout le monde vient de faire la paix, & tu fais la guerre.

CILLETTE, (*menaçant Faussart avec le pistolet.*)

C'est une petite précaution que j'ai envie de prendre, pour que ce Monsieur-là ne trouble plus nos amours.

FAUSSART.

Pas tant de précaution.

SATURNIN, *d'un ton appuyé.*

Il a bien mal réussi... dans tout ce qu'il a tenté.

FAUSSART, (*à part.*)

C'est la première fois que cela m'arrive.

CILLETTE,

Contes-moi donc...

SATURNIN, *il peint tous ces détails avec chaleur
& vérité.*

Tu sauras en bref... Que nous avons déjà fait six lieues... bien vite... mais d'un sombre... La tristesse rendoit déjà Monsieur méconnoissable... il étouffoit dans la voiture... Voilà que j'apperçois derrière nous, mais loin... Monsieur Romain, qui arrivoit... Ah! ce vieillard-là, avec ces cheveux blanc, va encore un fier train... J'ai cru voir notre bon génie... j'ai dit à Monsieur: voilà M. Romain... Piques-ferré jusqu'à la Poste, me dit-il... Nous la voyions... Nous y arrivons... Le Pere Romain y étoit aussi-tôt que nous. — Pourquoi prendre tant de peine, mon cher Romain, lui dit Monsieur? — Parce que je ne veux pas être la cause que vous quittiez un pays où votre famille a établi la mienne... J'ai juré à votre Pere un éternel attachement pour lui & les siens, & depuis votre enfance... je vous en ai donné des preuves, toutes les fois que cela s'est rencontré... Et aujourd'hui je vous forcerois à quitter l'héritage de vos Peres... Non, Monsieur, si j'ai reçu votre Cadet dans ma maison... si j'ai vécu avec lui, comme avec mon enfant... si j'ai pris plaisir à voir son attachement pour ma Fille... qui, je le crois, n'est pas indigne de lui... car elle a des talens... de la beauté... de la vertu sur-tout... Ici, Monsieur a fait un profond soupir...

FAUSSART, *(à lui-même.)*

Ah! je m'en doute bien.

SATURNIN.

Ils s'aiment... Ils se conviennent, a continué Monsieur Romain. Mais, si vous fuyez, ils ne se marieront pas.

48 L'AINÉ ET LE CADET;

Vous nous percerez le cœur à tous, mais il n'importe, j'aurai fait mon devoir. --- Non, non, qu'ils se marient, a dit Monsieur... & laissez-moi m'éloigner... --- Eh! bien, à la bonne heure, Monsieur, je suis accoutumé à respecter vos ordres... mais je vous suivrai... je vous suivrai... j'ai peu d'années à vivre encore... elles seroient empoisonnées, si je me disois: il est absent, celui à qui tu dois ton état, ta fortune, & tu en es la cause... La fin de ma vie sera comme elle a été toute entière... toujours à vous, toujours prêt à la sacrifier pour vous... C'est auprès de moi que vous avez commencé à vivre, c'est auprès de vous que je veux mourir... A ces mots, ma chère Cillette, oh! ma foi, le cœur de mon Maître a débordé... il a pleuré..., pleuré.

CILLETTE, (*s'essuyant les yeux.*)

Je le crois bien.

FAUSSART.

Oh! il a l'ame très-bonne...

SATURNIN.

Il a embrassé le Pere Romain... Et puis il lui a parlé à l'oreille... en se cachant comme cela. (*Il fait le signe d'un homme qui se cache de honte le visage avec les mains.*) Le Pere Romain disoit: oh! vous ne l'avez pas cru. --- Je suis trop coupable, s'est écrié Monsieur, je ne puis trop tôt réparer mon injustice... C'est ce malheureux Faussart... Il a osé outrager. --- J'ai compris qu'il s'agissoit de Mademoiselle.

CILLETTE, (*avec colère, se tournant vers Faussart.*)

Il a outragé ma Maîtresse... Qu'est-ce que vous avez dit,

dit, monstre infernal ? qu'est-ce que vous avez dit ?

FAUSSART.

C'est une idée jettée en l'air...

CILLETTE.

Il a l'âme plus noire...

SATURNIN.

Reproches inutiles... Sa vraie peine, c'est d'avoir écouté ce qu'il vient d'entendre.

CILLETTE.

Et tout ce qu'il va voir donc... (*Elle regarde à la fenêtre censée dans la coulisse, & dit ce qui suit, moitié regardant, moitié marchant, en apostrophant Faussart.*)

Les voici qui arrivent... Tiens, méchant... Vois ces deux Frères que tu voulois séparer, comme ils sont ferrés dans les bras l'un de l'autre... Vois ce Vieillard que tu voulois faire mourir de douleur... Comme il rend grâces au Ciel, en bénissant ses enfans... Ah ! tu dois bien souffrir.

SATURNIN.

Et vois comme nous sommes heureux aussi pour notre compte... Embrassons-nous pour le faire enrager... (*Il embrasse Cilette.*)

CILLETTE.

Je le veux bien. (*à Faussart, pendant que Saturnin l'embrasse.*) Crève, crève de dépit.

SCÈNE XI.

TOUS LES ACTEURS.

CILLETTE, *transportée de joie.*

VENEZ, venez, M. le Marquis... Venez, Monsieur; Mademoiselle. Tiens, regarde... les voilà. Ce sont bien eux... la joie qui nous anime tous doit faire mourir cet homme-là.

M. DE VERNILLIAC.

Elle fait son supplice sans doute, mais sa présence fait aussi le nôtre, il faut...

LE PERE ROMAIN.

Vous m'avez promis, Monsieur, que vous me laisseriez faire, donnez-moi ce papier, je vous en prie.

M. DE VERNILLIAC, (*donnant un papier.*)

Le voici... C'est sa condamnation signée de sa propre main.

LE PERE ROMAIN.

Elle restera dans les miennes, pour avertir à l'occasion ceux qu'il pourroit tromper encore. Faussart, vos friponneries d'aujourd'hui sont les dernières dont ce canton sera témoin. Ecoutez-moi bien, & songez à ne pas fausser les voies, je saurois vous y ramener. Rendez-vous chez le Notaire du lieu, remettez-lui tous les papiers que Monsieur peut vous avoir confié, & attendez-moi. Je vous y joindrai pour tout vérifier, & vous donner un bon conseil... que peut-être vous devinez d'avance,

COMÉDIE.

51

FAUSSART, (*confus.*)

J'en profiterai, Monsieur, j'en profiterai... Je me rends chez le Notaire. Vous trouverez tout parfaitement en règle.
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

M. DE VERNILLIAC, LE PERE ROMAIN,
HENRY, LAURE, CILLETTE
ET SATURNIN.

CILLETTE.

J'AI quelque idée que c'est lui qui va voyager à son tour.

SATURNIN.

Qu'il aille où il voudra, on ne fera jamais de ce maudit Procureur-Fiscal-là un honnête homme.

LE PERE ROMAIN.

Du moins en ferons-nous débarrassés. Ce sont de vrais serpents que ces gens-là... Ils trompent tous les partis. Mais, malgré eux, on finit toujours par se rapprocher.

M. DE VERNILLIAC, (*à Laure.*)

Chère petite Sœur, je réparerai mes torts, la dette que vous vouliez payer pour moi étoit supposée, mais j'en ai contracté une bien légitime, bien sacrée, & j'espère m'en acquitter.

SATURNIN.

Monsieur, j'ai bien des réparations aussi à faire à Cillette, je lui dois beaucoup.

Eh bien ! je te mettrai à même de bien payer cette dette-là... J'en donne ma parole.

CILLETTE, (*donnant la main à Saturnin.*)

Et moi je donne la quittance.

LE PERE ROMAIN, (*avec joie.*)

Eh ! sans doute, tout est acquitté, puisque nous voilà réunis. Les bons cœurs s'entendent, & s'estiment. (*à M. de Vernilliac.*) Vous nous prouvez qu'un homme sage a toujours la force d'arracher ces vieilles racines de préjugés qui gênent quelquefois les meilleurs sentimens. La vraie noblesse est celle que donne la vertu. Les plus beaux titres sont les bonnes mœurs, & les qualités du cœur, vous les conserverez. Nous prouverons tous que malgré les murmures de l'orgueil, la source des vrais plaisirs est dans l'égalité. Ce qui s'est passé ici, se répétera plus d'une fois, il faut l'espérer, & tous les honnêtes gens finiront par ne faire qu'une seule Famille.

Fin du second & dernier Acte.

